

dans les veines de Rattlesnake et de ses guerriers à ce noble spectacle ! Qu'il aurait été bon de dévorer l'espace, penchés sur la crinière de leurs chevaux rapides, lançant des flèches, et abattant ces magnifiques proies... Mais ils marchaient sur le sentier de guerre, leurs visages étaient peints pour le combat ; aucun n'aurait voulu faillir à son devoir, se montrer indigne de ses pères ; un regard, un soupir, ce fut tout ! et les Natchez continuèrent leur route.

Peu après ils tuèrent un daim et quelques oiseaux pour leur repas du matin, les firent rôtir, et lorsque leur faim fut apaisée, ils se couchèrent dans un abri pour reposer jusqu'à la nuit.

Cette marche dura cinq jours, les précautions devenant toujours plus minutieuses à mesure qu'on approchait du fort français.

Rattlesnake était devenu sombre et hésitant. Frappé par de superstitieuses craintes, émotionné par tout ce qu'il avait vu en route, poursuivi par de sinistres pressentiments, il était convaincu que l'*Esprit-Blanc* le devançait, prêt à donner l'alarme au commandant Saint-Denis.

Aussi ne fut-il pas surpris, lorsqu'il se présenta, une nuit, sous les murs du fort, de reconnaître, avec son infaillible perspicacité, que le secret de son expédition était découvert, et que des mesures de sûreté étaient prises.

CHAFITRE NEUVIÈME

LE POTEAU DE MORT.

La nuit régnait encore, abritant le campement des Natchez : leurs ruses étaient devenues désormais inutiles ; le commandant Saint-Denis, prévenu par ses éclaireurs, avait mis toute sa garnison sur le pied de guerre. Toute surprise, tout assaut nocturne étant impraticable, il fallait désormais combattre au grand jour : les Indiens ne songèrent qu'à prendre du repos pour réparer leurs forces et se préparer à l'action du lendemain.

Rattlesnake n'avait pu s'endormir : préoccupé de la responsabilité qui pesait sur lui, inquiet sur l'issue de cette expédition qu'on lui avait confiée comme à un chef invincible il cherchait les moyens de triompher à coup sûr, et ne rencontra que de fâcheux pressentiments.

Comme toujours, au milieu de ses rêves agités, la gracieuse image de Marguerite vint se présenter à son esprit. Malgré les plus subtiles recherches, il n'avait pu démêler le secret de sa fuite, ni le mystère de toutes ses apparitions qui étaient pour lui des réalités. Peu à peu il en vint à penser que Tree-la lu jouait un double jeu, feignant pour lui un amour trompeur, pendant qu'elle poursuivait des projets, mais pour les Français et la jolie Face-Pâle, leur compatriote.

Plein de soupçons, agité par une méfiance nouvelle, il quitta le tas de feuilles sur lequel il s'était étendu, et s'aventura en batteur d'estrade dans la direction du fort. Il y avait partout des sentinelles, et la plus grande adresse était nécessaire ; mais c'était un jeu pour l'Indien. Glissant sans bruit au travers des broussailles, rampant comme le reptile, profitant des moindres inégalités du terrain pour disparaître dans les herbes, le chef parcourut la plaine, et arriva, invisible, presque sous les murs du fort, malgré l'éclat resplendissant d'un clair de lune que n'obscurcissait aucun nuage.

Plusieurs fois, pendant la marche, il avait surpris Tree-la lu suivant la troupe, toujours il l'avait trouvée seule, l'air calme, impénétrable à toutes les investigations. L'idée lui vint d'aller la chercher dans le bois : ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit l'arbre creux dans lequel elle s'était abritée ; mais, à sa grande surprise, il ne l'y trouva pas ? des traces toutes fraîches indiquaient son récent départ. Il se mit à suivre cette piste avec la subtilité rusée du chat sauvage ; tout à coup, un cri faillit lui échapper lorsqu'à quelques pas devant lui, dans une clairière, il reconnut Petit-Oiseau et Marguerite se dirigeant silencieusement vers le fort.

A ce moment il comprit tout, et ne put se défendre d'un élan d'admiration pour Tree-la-lu :

— Elle méritait d'être homme ! murmura-t-il en rampant agilement de manière à leur couper les devants. Et déjà son cœur bondissait à l'idée que, dans quelques instants, ses désirs allaient être remplis : l'une de ses prisonnières allait être ramenée triomphalement chez lui, l'autre serait punie comme elle le méritait.

D'un bond, il s'élança sur Marguerite, comme la panthère sur une gazelle ; d'un bras il la saisit au corps, de l'autre main il lui ferma la bouche pour l'empêcher de crier.

Cette dernière précaution fut bientôt inutile ; la malheureuse enfant, victime d'une dernière fatalité au moment où elle se croyait sauvée, s'évanouit sans avoir pu murmurer une plainte : tout était perdu pour elle ; fatigues inouïes des courses nocturnes, au milieu des roses qui avaient ensanglanté ses pieds ; efforts surhumains pour soutenir une longue marche ; terreurs dans les bois ; espérances de salut à la vue du fort ; tout s'était anéanti dans les bras crispés du sauvage.

— Ah ! le serpent est plus rusé que la colombe ! s'écria Petit-Oiseau foudroyé par cette attaque soudaine.

Et elle disparut dans les fourrés, rapide comme si elle avait eu des ailes.

— Tout est fini ! répétait-elle en fuyant, il ne me pardonnera pas ce que j'ai fait pour sauver la Face-Pâle... mais il ne l'aura pas ! quand je devrais les tuer tous les deux !

Rattlesnake la laissa fuir, préférant s'en tenir à sa première et plus précieuse proie qu'il ramena au camp avec orgueil. Grande fut la surprise de ses compagnons d'armes ; plusieurs, même, furent épouvantés, la considérant comme un esprit. Mais Rattlesnake les rassura en leur faisant comprendre la manière dont elle les avait suivis, et leur expliquant qu'elle se proposait de prévenir les Français de leur approche.

— Je saurai tirer un grand avantage de sa présence parmi nous, ajouta-t-il ; nous tendrons, par ce moyen, une embuscade où tomberont les ennemis.

En peu de mots il leur expliqua son plan qui fut adopté avec empressement.

Lorsque Marguerite revint à elle, des cordes brutalement serrées la retenaient au pied d'un arbre : une portion des Indiens l'entourait avec un air menaçant ; d'autres, employant, suivant leur coutume, le mensonge et la ruse, s'avançaient vers le fort avec des démonstrations bienveillantes, fumant le calumet de paix.

Les perfides parlementaires ayant demandé Saint-Denis, expliquèrent que connaissant la sagesse et la puissance du Grand-Chef blanc, ils venaient lui confier le règlement d'affaires importantes. En route, ils avaient rencontré une femme blanche, et, en signe d'amitié, ils offraient de la remettre à ses soins.

Comme ils n'étaient que quatre, ils furent admis dans le fort. Tout en redoublant de précautions et de méfiance, le commandant leur fit bon accueil. Son désir aurait été d'éviter la bataille, car les troupes dont il disposait étaient peu nombreuses ; quarante soldats, trente pionniers, en tout, soixante-dix hommes formaient tout le personnel du fort : les Indiens étaient deux fois plus nombreux, et tous des guerriers d'élite.

Il répondit par les plus gracieux remerciements, et annonça qu'il recevrait volontiers la femme blanche, pourvu qu'une escorte de dix hommes seulement la lui amenât.

Lorsque ce message lui fut rapporté, Rattlesnake vit avec rage que ses projets étaient déjoués, et qu'il n'arriverait pas à surprendre le fort. Il renvoya néanmoins de nouveaux parlementaires pour annoncer qu'il ne livrerait la femme qu'à la condition de voir toute sa troupe admise dans le fort.

Saint-Denis, alors, leur répondit sans ménagements qu'ils étaient des menteurs et des traitres venus en nombre dans un but sanguinaire ; mais qu'il consentirait à les laisser retourner sains et saufs dans leur village, à la condition qu'ils remettraient leur prisonnière pour laquelle serait payée une bonne rançon.

Rattlesnake entra en fureur : sa réputation de guerrier allait être compromise, et la brillante expédition rêvée par les